

CORRIGE DU SUJET DE DISSERTATION DE KARL MARX

NB : les titres de parties et les paginations ont indiqués à tire informatif ; ils ne devront pas apparaître dans la copie rédigée.

Selon la devise des moines bénédictins, « ora et labora », en français « prie et travaille », il semble que le travail et la prière soient successifs l'un à l'autre et ne puissent coïncider. Le tableau de Millet intitulé « L'angélu » confirme cette idée : même s'il cherche à peindre la piété dans le cadre du travail, celui d'un couple de paysans qui ramasse des pommes de terre au crépuscule, les deux moments du travail de la terre et de la prière doivent être séparés : le travail du monde temporel et profane s'arrête pour laisser place à un moment de prière qui les élève vers un monde sacré et spirituel. Est-ce à dire que le travail de la terre est moins nécessaire que le temps consacré à la méditation ou à la dévotion ?

(↪ RAL) Lorsque Marx écrit dans « Le capital » en 1867 que « **le travail est une nécessité de la vie humaine** », il semble non seulement qu'il parle du travail des hommes en général, par seulement celui des ouvriers, mais aussi qu'il nous laisse la possibilité d'y lire plusieurs formes de nécessités. Est nécessaire ce qui doit être, ce qui ne peut pas être autrement qu'il est. On peut en effet appliquer cette caractéristique au travail, car il s'agit d'une **activité humaine qui consiste à transformer la nature ou un matériau de départ, à l'aide de techniques, en vue de produire un service ou un bien**. Or, le travail permet avant tout de subvenir à ses besoins face à une Nature plus ou moins hostile : il s'agit donc bien d'une nécessité vitale, sans laquelle il serait impossible de survivre.

↪ Ainsi le travail s'impose comme une nécessité à tout homme qui cherche à persévérer dans son être car il n'a pas le choix s'il ne veut pas mourir. Cependant, si l'on veut donner une autre dimension à notre vie et à la notion de nécessité, c'est-à-dire non pas se contenter de survivre mais exister, ce besoin vital semble s'effacer derrière un désir de donner du sens et de se projeter dans le temps, ce que tout travail ne permet pas : on préférera alors l'absence de travail au travail alimentaire ou forcé par le besoin.

↪ Par conséquent, nous constaterons que même si, de fait, le travail s'impose à tout homme pour continuer à vivre, il pourrait sembler tout aussi nécessaire, en droit, de ne pas travailler (en tout cas pas tout le temps), afin de vivre mieux. Au demeurant, on peut imaginer qu'un travail permettant de se réaliser soi-même nous permettrait d'exister mieux sans avoir l'impression d'être soumis à une nécessité externe. Pour démontrer cela, nous nous appuyerons sur le poème « Les géorgiques » de Virgile, sur les réflexions philosophiques de « La condition ouvrière » de Simone Weil et sur la pièce de théâtre « Par-dessus bord » de Michel Vinaver.

.....saut de ligne.....

I. Le travail, une contrainte vitale pour tous

a) l'universalité de la nécessité de travailler

↪ **Tous les hommes travaillent d'une façon ou d'une autre : c'est ce qui fait du travail un marqueur anthropologique de la condition humaine.** On comprend ici que travailler est nécessaire au sens où c'est un élément inhérent et indépassable de l'humanité. Le travail s'impose comme la destinée à laquelle nous ne saurions échapper, que ce soit comme individu ou comme société. On notera par exemple que **le travail est littéralement inscrit dans le titre des « Géorgiques » de Virgile**, composé à partir du grec « geo » = la terre et « ergon » = le travail en tant qu'activité, ce terme désignant tout autant les travaux de la guerre que ceux de la navigation ou de la terre, ce qui confirme l'universalité et l'extension indéfinie de ce concept. Le travail de la terre en particulier est plus que tout autre pour Virgile l'essence de l'homme ; c'est pourquoi il dédie son poème au monde des paysans et cherche à glorifier leur activité, qui devrait servir de modèle à la communauté universelle des travailleurs. De manière assez similaire, **Vinaver inscrit le travail non pas dans son titre mais dans sa présentation préliminaire des personnages de la pièce** : il semble non seulement les identifier mais aussi les hiérarchiser selon la fonction qu'ils occupent dans l'entreprise Ravoire et Dehaze, depuis le PDG (placé en haut de la pyramide) jusqu'aux intervenants extérieurs comme le publicitaire Jaloux ; ainsi nul ne peut se définir sans le travail qu'il fait ou

*Amorce
(facultatif)*

Analyse

Problème

*Annnonce de plan
et restitution des
titres d'oeuvres*

*I. Le travail, une
contrainte vitale*

a) universelle

l'emploi qu'il occupe ; **le travail, du fait qu'il est l'essence de l'humanité, est aussi l'essence de chaque individu qui existe d'abord et surtout à travers lui.** Simone Weil le confirme par son propre cheminement personnel : depuis son plus jeune âge, elle rêvait de travailler dans les champs et à l'usine, pour être au plus près de la réalité humaine et elle finira ainsi par découvrir, en passant du monde des livres d'une agrégée de philosophie au monde du travail, « **le contact avec la vie réelle** » (70) ; grâce au travail en usine en particulier, elle a le sentiment de s'être « échappée d'un monde d'abstractions et de [s]e trouver parmi des hommes réels » (72). Ainsi désormais, **pour Simone Weil, la condition ouvrière n'est plus dissociable de la condition humaine** : elle en est comme l'apogée et l'expérience ultime. Le travail est donc au coeur de nos trois ouvrages comme il est au coeur de l'humain ; chacun initie un certain type de réflexion sur le rapport entre le travail et l'humanité : Virgile invente un genre littéraire consacré à la culture de la terre, les géorgiques ; S. Weil propose une philosophie du travail post-marxiste, inédite pour son époque, et Vinaver, pour sa part, utilise le premier le théâtre comme champ d'expression d'un monde au travail. Tous nous disent à leur façon que **le travail est inséparable de la nature humaine.**

b) le dénuement de l'homme face à la Nature, compensé par le travail

↳ Si le travail est nécessaire à l'humanité, c'est parce qu'il permet à l'homme de **palier certaines de ses faiblesses face à une Nature plus ou moins hostile** ; ici le terme de nécessité touche le domaine biologique et vital car l'homme comme l'animal a des besoins sans la satisfaction desquels il lui est impossible de survivre. Or il ne dispose pas de tous les atouts dont disposent les autres animaux : la transformation de la Nature à l'aide d'objets techniques s'impose alors pour la rendre conforme à ses besoins. **En ce sens, le travail est une nécessité extérieure, imposée du dehors à la volonté de l'homme, et avec laquelle il doit composer. Cette contrainte provient du rapport désavantageux entre les faibles capacités de l'homme et les forces de la Nature.** Selon la mythologie gréco-latine dont est imprégné Virgile, c'est le dieu des dieux, Jupiter lui-même, qui « a voulu rendre la culture des champs difficiles et qui a fait le premier un art de remuer la terre, en aiguisant par les soucis les coeurs des mortels » ; il n'est pas facile de survivre dans une Nature parfois difficile, résistante, où il faut mener « une guerre assidue » aux mauvaises herbes pour en faire pousser de meilleures. **Les hommes n'ont pas choisi leur état de faiblesse et cette nécessité de travailler leur a été imposée par les dieux.** Comme en attestera la tradition judéo-chrétienne, qui assimile le travail à une malédiction divine, à une torture imposée par Dieu pour punir l'homme de son péché originel, scellant une alliance définitive entre l'idée de travail et celle de souffrance, le travail semble être la part maudite de l'homme : « le sol sera maudit à cause de toi, c'est à force de peine que tu en tireras la nourriture tous les jours de ta vie » (Genèse). Simone Weil le confirme quand elle fait allusion aux souffrances infligées à l'homme, mais cette fois par d'autres hommes, dans les usines : « combien de sueur et de larmes les hommes ajoutent à la malédiction originelle » (255) ; c'est dire qu'à la contrainte naturelle et réelle du travail s'ajoutera la contrainte sociale et économique du travail à la chaîne ; deux situations que l'homme n'a pas choisies : l'enchaînement de la finitude et celui des machines. Tout n'est alors que nécessité extérieure et contrainte : on voudrait « briser sous la contrainte tout ce qu'on a d'humain » (57) qu'on ne s'y prendrait pas autrement.

c) la nécessité irréductible de travailler pour subvenir à ses besoins

↳ Ainsi, que l'on travaille directement la terre pour produire de quoi se nourrir ou que l'on échange sa force de travail contre de l'argent, **il faut travailler pour ne pas mourir de faim.** Simone Weil reconnaît avoir elle-même connu « la sensation poignante de la faim » (159) mais aussi « la joie de manger un pain gagné » à la force du poignet (59), quand elle travaillait comme ouvrière : elle voulait en effet vivre la réalité de la vie ouvrière jusqu'à se louer une chambre de bonne dans un quartier pauvre, dormir par terre et manger peu, comme c'est le cas pour la majeure partie des ouvriers de son époque. Elle souligne à de nombreuses reprises que la principale motivation des ouvriers est la peur de perdre leur emploi et d'avoir faim ; alors, dans ce

b) pour compenser la faiblesse de l'homme

c) un travail purement alimentaire

genre de travail alimentaire, « il ne peut y avoir d'autre stimulant que la peur et l'appât des sous » (108). Le travail, dans sa dimension strictement biologique, semble imiter le cycle des besoins humains car il hérite du caractère cyclique des besoins, qui reviennent chaque jour ; on en arrive à ce cercle infernal où l'on « tourne en rond », car il faut manger pour travailler et travailler pour manger : « On travaille seulement parce qu'on a besoin de manger. Mais on mange pour pouvoir continuer à travailler. Et de nouveau on travaille pour manger. » (262/263). Chaque jour il faut satisfaire de nouveaux besoins naturels et le travail a pour fonction de répondre à ces besoins. C'est pourquoi Virgile peut constater à son tour que « le travail des laboureurs revient toujours en cercle ». **C'est d'abord grâce au travail de la terre que le fardeau biologique des êtres vivants que nous sommes a pu être dépassé** : « Tous les obstacles furent vaincus par un travail acharné et par le besoin pressant en de dures circonstances » souligne Virgile (I, 46-47). L'association entre le besoin de manger et le besoin de travailler est ici parfaitement claire. On peut en dire autant de la pièce de théâtre de Vinaver qui met en scène une entreprise fabriquant du papier toilette, lequel répond lui aussi à un besoin pressant, qui n'est plus celui d'ingurgiter de la nourriture mais de l'évacuer pour pouvoir continuer à se nourrir et à vivre : **il n'existe pas de besoin plus trivial que celui de « faire ses besoins »**. Le comique (souvent scatologique) de la pièce provient, entre autres, de l'absurdité qu'il y a à fabriquer un luxueux papier toilette, tout cela pour répondre à la circularité de l'absorption et de l'évacuation de déchets, cette vulgaire nécessité biologique à laquelle tous les animaux se trouvent soumis. Pourtant l'homme se distingue de l'animal en cela qu'il est le seul à s'essuyer ; tout le travail des employés de Rivoire et Dehaze repose donc sur le désir des consommateurs d'élever ce besoin animal vers un désir d'hygiène et de confort proprement humain. Tous les employés de R&D travaillent alors pour répondre à des besoins vitaux qui ne tarderont pas à devenir des habitudes culturelles.

.....saut de ligne.....

TR : Ainsi nul ne semble devoir échapper à la nécessité de travailler pour vivre ; mais affirmer comme Marx que le travail est (seulement) une nécessité de la vie humaine (parmi d'autres) implique qu'il y a d'autres nécessités, d'un autre type, qui s'imposent à l'homme ; par exemple la nécessité de se sentir exister au lieu de vivre seulement ; or le travail peut être une nécessité aliénante qui engendre l'envie d'y mettre fin et on est alors en droit de s'y soustraire pour aspirer à autre chose.

.....saut de ligne.....

II. Le travail n'est pas toujours une nécessité pour tous

a) un homme peut ne pas travailler s'il exploite la force des autres (animaux ou hommes)...

↳ L'homme a très vite compris qu'il pourrait **exploiter la force animale pour l'aider à satisfaire ses besoins et à utiliser ses outils**. A l'époque de Virgile, les chevaux, les taureaux et les bœufs sont déjà utilisés pour tirer la charrue : « je veux dès lors voir le taureau commencer de gémir sous le poids de la charrue » (I, 41) car à la façon d'un outil vivant, la bête de somme permet de soulager le travail des hommes en démultipliant leur force ; c'est l'animal qui gémit à sa place sous le poids des efforts. Son travail se réduit alors à le guider correctement, par exemple à « diriger parmi les vignobles les taureaux récalcitrants » (II, 94). On notera que dans l'Antiquité, les domaines agricoles dont parle Virgile étaient fréquemment exploités par des esclaves, dont Virgile ne mentionne absolument pas l'existence. Virgile présente donc à ses lecteurs un miroir idéal d'eux-mêmes : le maître comme fermier individuel, ce qui ne correspond pas nécessairement à la réalité de l'époque. Simone Weil remarque également que cette **tentation de faire travailler les autres à sa place** a pu être accélérée par la réorganisation et la rationalisation du travail au sein des usines : dans ce cas « le fait qu'il est si facile d'exploiter toujours plus la force ouvrière crée une sorte de paresse chez les chefs » qui se reposent sur les efforts des ouvriers. Elle dénonce à plusieurs reprises les abus de pouvoirs des contremaîtres (nouvelle fonction apparue avec le travail à la pièce), dont le travail consiste seulement à faire accélérer la cadence

TR :

levier logique : variation sur le sens de « une »

II. Pas de nécessité de travailler tout le temps pour tous

a) exploiter la force des autres pour travailler peu ou pas du tout

et à réprimander les ouvriers ; ils deviennent alors la figure centrale d'un nouveau système de surveillance et de répression : « À 4 h, le contremaître est venu me dire que si je n'en faisais pas 800 il me renverrait : « Si, à partir de maintenant vous en faites 800, *je consentirai peut-être* à vous garder. » » lui dit-il. Les contremaîtres font travailler sous leurs ordres d'autres travailleurs qui déploient des efforts à leur place. Ce travail de fabrication en usine est d'ailleurs quasi absent de la pièce de Vinaver qui met en scène uniquement le domaine tertiaire ; il s'agit surtout de concevoir un bon produit marketing et non de le fabriquer, ce qui donne l'impression que les employés ne travaillent pas « vraiment » concrètement, comparés aux ouvriers de l'usine. D'autant que ce qui était supposé être une réunion de travail pour trouver un nouveau nom de papier toilette tourne au « brainstorming » et ressemble au jeu surréaliste du « cadavre exquis » : le travail, ici réduit à sa manifestation la plus minimaliste (« la règle du jeu »), consiste alors à dire tout ce qui leur passe par la tête. Il y a comme un décalage entre le monde de l'usine, à laquelle on reproche de ne pas suivre la cadence (« l'usine ne suit pas ») et le monde du marketing. **Vinaver semble questionner ici la légitimité et la nécessité du travail des conseillers en marketing**, Jack Donohue et Jenny Frankfurter, dont le travail se résume à motiver les troupes avec des idées creuses et à proposer leur « vision » ou leur « intuition » : « on a renflé le marché on a bavardé avec vos gens » ; tout cela pour aboutir au constat suivant, à savoir que « chier est un plaisir » (146). Ces emplois de conseillers ressemblent plus à des emplois fictifs qu'à de véritables fonctions utiles à l'entreprise, alors que ceux qui travaillent vraiment (tels Passemar, Lubin ou Mme Bachevski) se retrouveront jetés « par-dessus bord ». L'inversion des valeurs est ici assez claire : **on exclut ceux qui travaillent vraiment pour les remplacer par des beaux parleurs**. Le PDG de l'entreprise concurrente United Paper, Ralph Young, prétend également travailler à la création d'un nouveau modèle d'homme, l'homme Youpico : « nous vous apportons une capacité thoracique véritablement formidable à vous de jouer ». Le comique de situation est ici probablement dû à la vacuité de ce genre de discours, qui ne nous apprend rien et prétend s'élever au rang de travail alors qu'il s'agit plutôt d'un jeu de mots ou de pouvoirs.

b) ...ou la force des machines

L'homme peut également ne pas travailler du tout et se soustraire à cette nécessité si il exploite des machines qui font le travail à sa place. Simone Weil, dans le sillage de Marx, dénonce les conditions du travail à la chaîne, où la cadence est dictée par les machines. Mais elle reconnaît que le machinisme a rendu possible une augmentation de la productivité : « Les hommes sont là pour aider les machines à sortir tous les jours le plus grand nombre possible de produits bien faits et bon marché. » (200). Par ailleurs, elle ne demande pas la suppression des machines à l'usine mais leur adaptation à l'homme pour qu'elles puissent justement les soulager au lieu de les aliéner : « La transformation des machines peut seule empêcher le temps des ouvriers de ressembler à celui des horloges » (246) ; il faut les rendre à nouveau propriétaires de leurs corps et de leur temps. Puisque dans le travail à la chaîne « les choses jouent le rôle des hommes, les hommes jouent le rôle des choses ; c'est la racine du mal. » (233), il suffira d'inverser le processus et de faire en sorte que les choses restent des choses et que les hommes restent des hommes. En partant à San Francisco pour créer un institut de beauté, Margerie souhaite d'ailleurs s'éloigner de « toutes ces usines sans âme où la beauté est débitée à la chaîne » et marque ainsi sa préférence pour l'artisanat qui, lui, ne saurait se passer du savoir-faire humain.

c) la révolte contre le travail aliéné

On est alors en droit de **se révolter contre l'aliénation au travail**, si l'on juge ce travail dégradant ; tel est le sens de l'appel aux ouvrières de Rosières lancé par Simone Weil. Cet appel est d'autant plus nécessaire que la fatigue et la peur de manquer étouffent souvent dans l'oeuf toute velléité de révolte chez les ouvriers : la plupart du temps personne n'ose rien dire, et Simone Weil le constate aussi pour elle-même : « ne crois pas qu'il en soit résultés en moi des mouvements de révolte... une docilité de bête

b) exploiter les machines

c) la révolte contre la nécessité aliénante du travail

de somme résignée » (59). Mais le mois de juin 36 fait ici exception et prouve que la grève aura permis d'obtenir certaines avancées sociales de la part du Front populaire. Elle saluera le temps de la libération par les grèves de 36 qui permet de profiter du temps présent et d'entrevoir un avenir plus optimiste, « le bonheur présent » (171). Loin de vouloir « susciter l'esprit de révolte » (113), la philosophe veut **encourager les ouvriers/ères à exprimer leur mal être, leur souffrance et à revendiquer de meilleures conditions de travail**. Il y a pour elle des contraintes extérieures irréductibles provenant du réel et de la nature, avec lesquelles il faut composer ; mais aussi des nécessités imposées par la violence des autres, face auxquelles on a le droit de dire non. Et les mouvements de grève provoqueront en elle « une joie pure » (134) car la grève rend possible une respiration dans la vie de l'usine et une relative libération de la parole des ouvriers. Cela leur aura aussi permis de faire visiter et connaître l'usine à leur famille, en leur montrant fièrement leur outil de travail. Il s'agit donc non pas de refuser toute forme de travail mais de **refuser la nécessité de se soumettre à un travail aliénant**. Passemar, qui incarne le double théâtral de Vinaver, est lui-même l'auteur d'un texte de jeunesse qui s'intitule « La révolte des légumes » avant d'écrire « Par-dessus bord » : or cette dernière œuvre est **un moyen pour l'entrepreneur de se libérer d'un travail qu'il juge inintéressant en se consacrant dans le plus grand secret à un travail plus créatif : l'écriture** de romans puis de pièces de théâtre ; « le temps était venu d'une œuvre majeure, une œuvre libérée de toutes les précautions. Une œuvre dans l'écriture de laquelle j'avancerais sans masque, sans défense, où je ne serais plus divisé. J'allais jeter par-dessus bord toutes les convenances et règles qui font les bonnes pièces. » confie-t-il dans son « Dialogue avec moi-même »(6). Le titre est donc le symptôme avant-coureur de cette révolte de Vinaver à la fois contre lui-même (Michel Grinberg, alors PDG de Gillette France) et contre les conventions théâtrales (comme l'unité d'action ou de lieu).

d) le droit à la paresse et à l'oisiveté

Mais **on peut aussi se révolter contre l'idée même de travail, au nom du droit à la paresse et à l'oisiveté**. Si l'oisiveté est l'absence de toute forme d'activité, en particulier le travail, alors la paresse est une mauvaise volonté face à toute sorte d'effort, qui provient de notre refus d'entreprendre quoi que ce soit : « *elle se trouve entre le devoir clair de se lever et la pose du pied sur la descente de lit.* » comme le précise Emmanuel Lévinas. Il est intéressant de noter que c'est le gendre de Marx, Paul Lafargue, qui fut précisément l'auteur d'un ouvrage intitulé « Le droit à la paresse » en 1880, dénonçant l'obsession de la classe ouvrière pour le travail (c'est peut-être à cause de lui que le travail, qui fut longtemps une valeur de gauche, bascula à droite !). Il exige un équilibre entre travail et repos, autrefois matérialisé par l'angélus, mais désormais laïcisé par l'opposition moderne entre travail et loisir. **On peut donc considérer que le droit au loisir pourrait être une revendication légitime, ce qui permettrait de disposer librement de son temps** (« licere » = être permis, avoir la liberté de) et de l'occuper en ne travaillant pas. Même si il y a peu de temps de loisir chez les paysans, Virgile remarque que « du moins un repos assuré, ... du moins les loisirs en de vastes domaines ... et les doux sommes sous l'arbre ne leur sont pas étrangers » (II, 100). Et même Simone Weil, philosophe du travail chez qui l'absence de travail n'a guère sa place, admet que « les fêtes sont aussi indispensables à cette existence que les bornes kilométriques au réconfort du marcheur ». La paresse quant à elle se trouve incarnée par le personnage de Margerie dans la pièce de Vinaver, dans la mesure où elle le reconnaît elle-même : « Oui faire en général j'aime pas trop » (80) ; elle oppose justement ce plaisir de ne rien faire à une vie de travail contraignante et ennuyeuse, se réduisant à la peau de chagrin des trois nécessités vitales : « manger travailler dormir » (69).

.....saut de ligne.....

Néanmoins l'absence totale de toute activité serait pathologique car comme aimait à le répéter Freud « il faut aimer ET travailler » donc il faut être capable de satisfaire le principe de plaisir mais aussi de faire face au principe de réalité ; comme dans le conte des « Trois petits cochons » analysé par Bettelheim : ceux qui préfèrent passer plus de

d) le droit à la paresse et à l'oisiveté

TR
référence aux contes ou fables*

temps à jouer qu'à travailler finissent par disparaître alors que seul celui qui est capable de remettre à plus tard son désir de jouer survit. De même dans la fable de La Fontaine, « La cigale et la fourmi » : la cigale risque de mourir de faim du fait de n'avoir pas voulu travailler. Une forme supérieure du travail ne serait-elle pas alors un principe de plaisir contrôlé pour faire face aux nécessités de la vie, tout en continuant de faire quelque chose de soi et de son temps ?

.....saut de ligne.....

III. Le travail peut être une obligation existentielle pour satisfaire ses désirs

a) pour exprimer son potentiel et sa personnalité

Pour Simone Weil, parlant des ouvriers, il ne suffit pas de « leur éviter des souffrances » mais encore faudrait-il « vouloir leur joie » (280). Car il ne suffit pas de ressentir des sensations et d'être au cœur de la réalité perçue pour exister vraiment, encore faut-il être responsable de ce que l'on fait donc d'être actif, de ne pas subir ; le travail véritable implique ici « l'activité et dans la pensée et dans l'action » (83) et c'est la seule qui puisse nous permettre de devenir nous-même. C'est à cette condition que nous ressentons « **les joies du travail** » (232) dont parle Simone Weil. Ainsi, ce qui pouvait sembler être une nécessité externe, une fois intériorisée, n'est plus incompatible avec la liberté : **de contrainte, elle devient une obligation que l'on s'impose à soi-même et qui procure une certaine satisfaction.** Dans l'idéal, l'organisation du travail devrait permettre de « réaliser la combinaison de l'ordre et de la liberté » (144). Le travail peut donc être considéré comme l'union entre la nécessité et la liberté. Il faut devenir libre de consentir à l'ordre des choses ; il faut commander à la nature ou au réel en lui obéissant. C'est une « occasion de se vaincre soi-même » pour Simone Weil. D'ailleurs, loin de le faire régresser ou stagner, le travail peut être pour l'être humain **un moyen de se perfectionner et de se réaliser en tant qu'humain** : c'est pourquoi Virgile, contrairement à Hésiode, considère le travail non pas comme une malédiction mais comme une bénédiction divine, même si elle a été imposée par Jupiter : « Le Père des dieux lui-même a voulu rendre la culture des champs difficile, et c'est lui qui le premier a fait un art de remuer la terre, en aiguissant par les soucis les cœurs des mortels et en ne souffrant pas que son empire s'engourdit dans une triste indolence (I, 45) ; car l'inaction serait ici une stagnation qui empêcherait les hommes de développer leurs capacités techniques. **Travailler rend l'homme toujours plus ingénieux**, car plus il est confronté à de nouveaux problèmes, plus il apprend ; c'est un cercle vertueux. Le poète Virgile peut alors jouer le rôle d'un éducateur qui délivre aux paysans et aux propriétaires terriens des leçons de choses : « Apprends aussi à brûler dans tes étables le cèdre odorant » ou encore « Je t'apprendrai aussi les causes et les symptômes des maladies (III, 135). Même si cette attitude peut paraître démodée pour certains, le travail peut aussi être **un moyen de développer notre sens moral et de respecter certaines obligations morales** comme le prouvent certains employés de R&D dont la fidélité et la loyauté envers l'entreprise sont sans limites : « La loyauté Cohen est un concept qui appartient à votre génération et à la mienne » (57) remarque Ferdinand Dehaze. Ainsi le travail, à condition d'être une nécessité intériorisée, peut conduire à la pleine réalisation de soi-même, aider à réaliser la destinée de la vie humaine, c'est-à-dire devenir plus libre et plus raisonnable. Il ne s'agit alors plus seulement de travailler pour vivre (satisfaire ses instincts par besoin ou par habitude) mais de travailler pour exister mieux (prendre conscience de soi et avoir un projet de soi-même). Le vide existentiel ressenti par Mme Bachevsji (« il y a un vide là-dedans » 245) après sa mise à la retraite forcée témoigne, en creux, de la nécessité pour elle de se réaliser à travers son travail.

b) pour donner du sens au temps et se projeter

Le travail permet en effet de **se projeter dans le temps pour réaliser un projet de soi-même**, répondant ainsi au désir de devenir un autre, meilleur que celui que nous sommes déjà. Simone Weil veut justement, dans l'idéal, réhabiliter cette modalité fondamentale de l'homme qu'est la temporalité ; l'originalité est ici de penser cette condition temporelle par rapport à l'action et à la nécessité d'agir car étant donné qu'il

III. Le travail, une nécessité existentielle pour :

a) devenir soi-même

b) se projeter dans le temps

est impossible de se dérober au temps, **on est obligé d’agir par étapes dans le temps pour obtenir ce qu’on veut ; la loi du temps est donc aussi la loi du travail.** Maîtrise du temps et maîtrise de soi sont ainsi rendues possibles par l’activité laborieuse, à condition d’éviter la monotonie de la répétition et la cadence forcée. S. Weil affirme donc que « le temps et le rythme sont le facteur le plus important du problème ouvrier » ; et plutôt que d’imposer une cadence infernale, respecter le rythme du corps et de l’esprit est un des principales conditions pour faire du travail un moyen de libération. **Le rythme fait la beauté du geste** et impliquera de comprendre qu’« il est naturel à l’homme et il lui convient de s’arrêter quand il a fait quelque chose, fût-ce l’espace d’un éclair, pour en prendre conscience, comme Dieu dans la Genèse ; cet éclair de pensée, d’immobilité et d’équilibre, c’est ce qu’il faut apprendre à supprimer entièrement dans l’usine, quand on y travaille » (234). Le travail impose donc à l’homme de penser au futur et il reposera pour Virgile sur **l’observation des signes de la nature pour mieux prévoir l’avenir**, comme observer le soleil par exemple (I 65). Le paysan doit lire dans la nature comme dans un livre ouvert les présages envoyés par les dieux ou les moyens d’anticiper l’avenir. Il doit se plier aux cycles naturels des astres, des saison, du jour et de la nuit, pour mieux maîtriser la Nature et y laisser son empreinte ; lui obéir pour mieux la commander ensuite. Le travail de la terre est ici un moyen de s’ancrer dans la nature en ancrant son action dans le temps de la Nature, en préparant et en affûtant longtemps à l’avance ses outils : « tels sont les instruments que tu auras soin de te procurer longtemps d’avance, si tu veux mériter la gloire d’une campagne divine (I, 48). Or, ce sont **deux conceptions de l’emploi du temps radicalement différentes qui s’opposent dans la pièce de Vinaver** : Ferdinand Dehaze gère tranquillement son entreprise familiale et s’inscrit dans un temps long, comme le paysan de Virgile, et son fils Olivier veut prendre la relève « pour assurer la continuité dans un esprit de fidélité à tout ce que papa a entrepris (76) et faire « un monument à la mémoire de son père et de son grand-père » (90). Au contraire le nouveau PDG, Benoît, fils illégitime qui sert ici de contre-modèle et de personnage repoussoir, clamera : « nous n’avons pas trop de temps et d’énergie pour l’oeuvre à accomplir » (131) ; il menacera même de laisser sur le quai « ceux .. qui n’adopteront pas la cadence » (130). Vinaver semble donc ici faire **l’apologie d’une philosophie de l’entreprise qui s’ancre dans une temporalité humaine et durable** et cherche à répondre à des besoins raisonnables, tandis que les nouvelles méthodes de marketing aspirent les employés dans la spirale sans fin des désirs consuméristes, où rien n’est jamais acquis.

c) pour se sentir exister sous le regard des autres

Il faut dire que si le travail peut être une manière de se projeter dans le temps, c’est aussi parce qu’il permet d’exister dans l’espace social, sous le regard des autres, sans la présence duquel notre vie perdrait son sens et son épaisseur. **Travailler permet d’éprouver le sentiment d’appartenance à une communauté universelle de travailleurs, ou, plus proche de nous, de se sentir utile à notre propre communauté.** Dans l’idéal le travail est alors pour Simone Weil « un moyen pour chaque homme ... de fraterniser avec ses semblables sur un pied d’égalité » (144). C’est en ce sens là que les conditions de travail sont indissociables de la condition humaine à laquelle nous ne saurions échapper : elles doivent refléter l’égalité et la fraternité des hommes entre eux. Certes la philosophe reconnaît qu’il s’agit là d’un idéal difficile à atteindre mais « cet idéal, on peut peut-être un peu s’en approcher. Il dépend maintenant de vous d’essayer » (88). C’est un idéal régulateur qui doit rester à l’horizon de notre action présente si nous voulons avoir la chance de transformer la nécessité de travailler en liberté de travailler. Car **en travaillant, chacun participe au fonctionnement de la société tout entière**, « l’idéal étant la coopération pure » (112). D’ailleurs si Virgile veut réhabiliter et même glorifier le travail de paysans, c’est parce qu’il le considère comme un modèle social, qui pourrait lui-même s’inspirer de l’organisation du travail chez les abeilles. Telle une ruche, la société devrait s’organiser pour que personne ne manque de rien et pour que la répartition des tâches soit juste et

c) être reconnu par les autres

efficace : ainsi, chez les abeilles, « toutes se reposent de leurs travaux en même temps, toutes reprennent leur travail en même temps » (IV, 155-156). Mme Bachevski est à cet égard un modèle dans l'entreprise R&D : lors de son discours d'adieu au festin de mariage, elle souligne l'engagement qui fut le sien : « j'ai jamais rien caché jamais rien refusé toujours donné alors je me suis donnée à la société » (245). L'entreprise est ici une micro-société, un microcosme qui reproduit les habitudes et les interactions de la société humaine : la reconnaissance que nous recevons des autres dans et par notre travail y est un élément indispensable de construction de soi.

.....saut de ligne.....

Ainsi, le travail est une nécessité inéluctable de la condition humaine : il est tout à la fois ce qui lui permet de vivre mais aussi d'exister, à condition de ne pas être aliéné, sans quoi on aura le droit de se révolter contre. Cela se trouve confirmé par ce que Alain, qui fut le professeur de philosophie de Simone Weil en khâgne, écrivait dans ses *Propos* : « le travail est la meilleure et la pire des choses ; la meilleure s'il est libre, la pire s'il est serf ».

conclusion

* cf 2 textes complémentaires :

1) Jean de La Fontaine , « La Cigale et la fourmi », *Fables* 1668

« La Cigale, ayant chanté
 Tout l'été,
 Se trouva fort dépourvue
 Quand la bise fut venue:
 Pas un seul petit morceau
 De mouche ou de vermisseau.
 Elle alla crier famine
 Chez la Fourmi sa voisine,
 La priant de lui prêter
 Quelque grain pour subsister
 Jusqu'à la saison nouvelle.
 « Je vous paierai, lui dit-elle,
 Avant l'Oût, foi d'animal,
 Intérêt et principal. »
 La Fourmi n'est pas prêteuse :
 C'est là son moindre défaut.
 « Que faisiez-vous au temps chaud ?
 Dit-elle à cette emprunteuse.
 — Nuit et jour à tout venant
 Je chantais, ne vous déplaise.
 — Vous chantiez ? J'en suis fort aise.
 Eh bien ! Dansez maintenant. »

2) Bruno Bettelheim dans sa « Psychanalyse des contes de fées » veut démontrer que les contes de fées ne sont absolument pas traumatisants pour les enfants ; ils sont même une excellente réponse à leurs angoisses car ils les informent des épreuves qui les attendent en grandissant et des efforts qu'ils auront à fournir. Les contes de fées ont une fonction thérapeutique pour les enfants. Ils amènent à la maturité et à l'âge adulte et participent activement à la construction de leur future identité. Ils permettent de se forger soi-même une première idée de la « morale » car ils s'adressent simultanément à plusieurs niveaux de la personnalité en même temps. A propos des « Trois petits cochons » (p 69-74), il écrit en 1976 :

« Ce conte, à l'âge de l'école maternelle, apprend à l'enfant, de la façon la plus captivante et la plus dramatique, que nous ne devons pas être paresseux ni prendre les choses à la légère, faute de quoi nous pouvons perdre la vie. Une prévision intelligente et de la prévoyance, liées à un dur labeur, nous permettront de vaincre jusqu'à notre pire ennemi, le loup ! L'histoire montre aussi les avantages que nous gagnons en grandissant, puisque le troisième petit cochon, le plus sage, est d'ordinaire représenté comme le plus gros et le plus âgé.

Les maisons que construisent les trois héros sont symboliques du progrès de l'homme au cours de son histoire : d'abord une hutte précaire, puis une cabane en bois et, finalement, une maison faite de solides briques. Sur le plan interne, les actions des trois petits cochons montrent le progrès qui va de la personnalité dominée par le ça à une personnalité influencée par le surmoi, mais surtout contrôlée par le moi. Le plus petit des trois héros construit sa maison en paille, sans le moindre soin ; le deuxième utilise des bâtons ; ils édifient tous les deux leur abri aussi vite qu'ils le peuvent, et avec le minimum d'efforts, pour pouvoir jouer tout le reste de la journée. Vivant selon le principe de plaisir. [...] Seul le troisième, le plus âgé, a appris à se comporter en accord avec le principe de réalité : il est capable de remettre à plus tard son désir de jouer et agit conformément à son aptitude à prévoir ce qui peut arriver. Il est même capable de prédire correctement le comportement du loup. [...] Le loup sauvage et destructeur représente toutes les puissances asociales, inconscientes et dévorantes, contre lesquelles on doit apprendre à se protéger et que l'on peut détruire par la force du moi. »